

JEAN-MARC LOVAY

TOUT LÀ-BAS AVEC
CAPOLINO



ZOE

Extrait de la publication

TOUT LÀ-BAS AVEC CAPOLINO

DU MÊME AUTEUR

CHEZ LE MÊME ÉDITEUR

Le Convoi du colonel Fürst. Roman, 1985

Conférences aux Antipodes. 1987

Un soir au bord de la rivière. Roman, 1990

Midi solaire. Récits, 1993

La Négresse et le chef des avalanches et autres récits.
MiniZoé, 1996

La Tentation de l'Orient.
Correspondance avec Maurice Chappaz.
Réédition Zoé – Poche, 1997

Aucun de mes os ne sera troué pour servir de flûte enchantée.
Roman, 1998 (coédition Verticales en France)

Asile d'azur. Roman, 2002

Épître aux Martiens. Roman, 2004

Réverbération. Roman, 2008

CHEZ D'AUTRES ÉDITEURS

Les Régions céréalières. Roman, Gallimard, 1976

Le Baluchon maudit. Roman, Gallimard, 1979

Polenta. Récit, Gallimard, 1980. Zoé – Poche, 1998

La Cerveille omnibus. Courts textes, Luccheni, 1979

JEAN-MARC LOVAY

TOUT LÀ-BAS
AVEC CAPOLINO

EDITIONS
ZOE

Remerciements

*Au Conseil de la Culture du Canton du Valais
pour son soutien à la publication de ce livre,*

*à la Ville de Genève, Département des Affaires culturelles,
pour la bourse d'édition 2009-2010.*

© Éditions Zoé, 11 rue des Moraines
CH – 1227 Carouge-Genève, 2009
www.editionszoe.ch

Maquette de couverture : Evelyne Decroux

Illustration : Adolf Wölfli, *Saint Adolphe portant des lunettes,*
entre les deux villes géantes Niess et Mia, 1924,
crayon de couleur sur papier, 51x68cm.

Photographie Claude Bornand,
collection de l'Art Brut, Lausanne
ISBN 978-2-88182-653-5

C'était encore un jour où soudain je reconnais-
sais le visage souriant au fond de l'image qui avec la
mélancolie d'un vieux portrait cloué contre un
mur vibrait à la surface d'une anse protégée par un
coude du ruisseau, et en chantant les grillons ne se
troublaient pas d'avoir déjà oublié le nouveau
chant qui ne serait jamais entendu, quand j'enten-
dais le rire chanteur qui montait de derrière ce
visage en craquant pour traverser une paroi d'os et
se moquer de mon regard encore vivant, et railler
les yeux éperdus de voir toute ma vie hésitant à se
jeter dans le puits d'une image pour y entraîner
mon esprit, parce que je croyais qu'un visage ne
vivait déjà plus et ne serait pas mort tant que n'au-
rait pas fini de se vider le puits au fond duquel se
reflétait n'importe quel visage, et tant que ce puits
ne serait pas frémissant de la fraîcheur d'un visage
enfin vide de toute heureuse et malheureuse
expression.

Et alors je pouvais penser que je n'étais jamais
descendu en bas vers le visage souriant et riant

dont les yeux regardaient en haut pour voir encore plus haut, et c'était désormais pour toujours que le visage remontait à la surface en perdant le rire menteur et le faux sourire, avant de faire sortir le commencement d'un pleur de toute la matière qui était le monde où je pouvais encore survivre, en même temps que le souvenir d'un visage commençait à être chanté par un groupe de grillons ignorant qu'ils chantaient le souvenir de l'unique visage qui se déformait pour épouser une des formes du véritable visage de Capolino revenu vers moi pour me demander de repartir avec lui au loin de nos lointains de toujours, et qui me demandait de le regarder encore comme certains jours merveilleux je l'avais regardé en traversant la couleur de ses yeux tout en lui laissant entrevoir la confuse vision de ce qui bientôt s'illuminerait au-delà des horizons ultimes de son âme, et d'essayer d'arriver très vite et peut-être d'un seul coup à emmener dans l'innocent mouvement dont il devinait que ma conscience essayait de le suivre, tout ce qu'il ne pouvait pas lui-même percevoir et qu'il ne pourrait peut-être plus jamais concevoir au-delà de ce cul-de-sac de l'extrême arrière du fond de sa propre conscience, avant d'accepter de m'en aller en marchant devant mais aussi en courant derrière lui là-bas où ni moi ni lui et encore moins personne ne pourrait imaginer si ce serait pour revivre une vie en ayant oublié qu'elle avait déjà été vécue et surtout ne pas revivre toujours la même vie, ou pour vivre et disparaître encore dans l'esprit de

l'immortelle créature qui depuis notre renaissance commune aspirerait à mourir pour connaître notre plaisir de renaître.

*

Et maintenant le ton d'un chant de grillon qui avait passé derrière le chant d'un autre grillon m'incitait à regarder le ventre du nuage qui grandissait sous la terre au-dessous du chemin et je savais qu'il n'y avait pas de plus belle terre sur un plus beau chemin, et en pensant à celui qui était entré dans mon cœur en même temps qu'il s'était à jamais éloigné de moi-même, j'ignorais s'il était le seul à pouvoir penser que le ventru nuage n'était pas une idée ayant été invitée ou s'étant glissée dans la forme d'un nuage, mais représentait tout ce qui n'était pas encore né et qui peut-être naîtrait bientôt dans la fin d'un jour du temps qui tournoyait en avant et en arrière autour de l'esprit de ce petit grand frère, oui, de ce grand petit frère qui vivrait en Capolino tant que lui et moi ne serions pas multipliés par nos innombrables concentrations de regards fatigués de surprendre les passages des savantes âmes boueuses sous la peau de la terre, alors que nous rêvions de contempler la naissance souterraine d'une innocente âme nuageuse.

Et quand Capolino commençait à marcher devant moi en me disant d'oublier lequel de nous deux était le souffleur capable de rappeler à un gonfleur de nuages la forme qu'il serait toujours

libre de souffler vers son cœur, je pouvais le voir assis encore devant la fenêtre ouverte d'une chambre de rêve et se souvenant qu'il avait déjà sauté dehors pour s'en aller avec moi sur le chemin de l'absolue non-glorification d'une phénoménale montagne sacrée enfin écrasée et devenue cette traîne incandescente étirée en avant et en arrière vers le passé d'un futur et le futur d'un passé, sur laquelle les monticules d'une nouvelle poussière inconnue recommenceraient encore à finir de resplendir quand chaque nuit une simple pensée secrète de Capolino parviendrait jusqu'à ma conscience en lui rappelant qu'il ne courrait pas jour après jour devant moi pour donner sa vie et la mienne à la mystérieuse âme s'appêtant à être capable de renaître sous la terre, mais pour m'offrir à moi la plus lumineuse des fleurs en même temps qu'il s'offrirait à lui-même une fleur de lumière.

*

Penché dans l'obscur observatoire qui aujourd'hui semblait vaciller tout au bord de son esprit, Capolino marchait devant moi en projetant l'ombre d'une silhouette courbée sur le ponton d'accès à la balançoire individuelle capable d'amener le voyageur éphémère à l'entrée d'un immense pays encore sans nom, où je pouvais déjà ressentir le jeune crâne de vieillard commençant à craquer et se fendre dans le coffret du vieux crâne d'enfant et

où déjà je suivais Capolino sous la voûte d'une salle béante qui s'ouvrait derrière sa tête sans la moindre volonté de faire frémir la vérité d'une image mais en creusant le trou d'un large ciel qui n'arrêtait pas de s'élargir pour essayer de s'enfuir hors de lui-même ; et Capolino disait qu'il n'arrivait pas à se souvenir de l'éclair d'expulsion mais qu'il pouvait inexplicablement comprendre pourquoi il avait été expulsé d'une rivière de paroles et tenu en dehors d'une conversation qui ne s'était pas une seconde interrompue pendant des années partout autour de lui, et aussi autour de moi si je me souvenais que j'étais le seul à avoir toujours compris que le pouvoir de parler lui était arraché à lui, et m'était aussi retiré à moi chaque fois qu'une de nos bouches allait prononcer la malencontreuse phrase destinée à prouver que c'était l'essence même d'une joyeuse pluie qui montait en haut à gauche du plafond d'une des plus vastes chambres encore prétendues terrestres de ce monde, pendant qu'en bas à droite tombait la grossière figure d'un triste soleil au-delà de l'horizon faisant corps avec le ciel qui unissait et séparait perpétuellement nos cerveaux entre deux battements de pendule charnelle.

Et Capolino disait que dans certains bons moments de ses plus mauvais jours il était poussé dans le dos par la hargne d'un énorme sanglier mécanique blessé dans un de ses plus subtils rouages et saignant dans une âme de chair dont lui Capolino parvenait à sentir le volume qui bougeait

derrière son propre front en changeant de dimension, et qu'à la meilleure heure d'une de ces journées qui aurait pu être la pire journée du morceau de monde où il essayait de pénétrer encore une fois à l'instant même où il réussissait à en sortir, une voix capable de parler comme il se parlait à lui-même l'avertissait de recommencer tout de suite à ne plus jamais croire que le lourd murmure artificiel qui se pressait derrière lui pourrait être le grondement d'une escouade de porte-verbe décidés à interdire l'invention de l'engin capable d'étouffer le sanglot du Grand Tourment lui-même et d'en épanouir infiniment le sourire.

*

Accroupi au pied du vieux saule avec une main posée sur l'embranchement des trois racines distillant un mélange de trois breuvages sous une lèvre d'un bord du ruisseau, Capolino me demandait de l'aider à ne plus essayer de comprendre pourquoi c'était à travers la racine la plus tordue que le saule parvenait à transmettre à des inconnus de notre genre son envie d'être l'arbre nouveau d'une race nouvelle, et engendré seulement pour être l'unique arbre voué à guetter l'intelligent et intelligible reflet qui jaillirait un jour, afin qu'advienne l'heure où un arbre pourrait demander à un reflet s'il désirait continuer à glisser sur l'eau en entraînant un arbre solitaire avec lui vers des hauts-fonds et des bas-fonds entre lesquels la hauteur se confondait

avec la profondeur, ou s'il préférerait rester immobile en dessous de lui afin de pouvoir sans cesse depuis en bas contempler l'origine de sa propre bassesse ; et en posant ma main sur une seule racine en veillant à ne pas toucher sa main dont j'arrivais à mesurer entre les doigts qu'elle serait peut-être un jour la bienfaitrice main étrangleuse plus large que le tronc du saule, je disais à Capolino que j'avais senti passer au-dessus de ma tête mais encore plus proche de sa tête que de la mienne, l'erreur de penser qu'un sentiment profond du saule n'avait été qu'une seule fois perçu à travers la robuste racine devenant malingre une fois invisible sous l'eau, quand moi-même j'avais cru percevoir une plainte du saule se plaignant de ne jamais réussir à convaincre le docile reflet de se figer encore plus qu'un mort mais plus fièrement figé que le plus fier des plus resplendissants reflets morts, et qui chaque jour et chaque nuit de lune l'inviterait à contempler la source éclairée de sa propre hauteur.

Et pendant que je voyais un jeune saule devenir visible en se penchant pour émerger d'une ombre contre le vieux saule, Capolino donnait au vieux saule la flatteuse accolade du vieil amoureux dont une partie alanguie de son esprit s'estimant pourvue d'une légitimité et d'une décrépitude supérieures l'autorisait à purlécher avec une de ses laborieuses langues le très jeune saule encore confondu avec l'infantilement enfantine image qu'en projetait la convoitise de Capolino, et dont je

distinguais l'apparence de jeune arbre contrefait et presque gravement mutilé dans son essence même pour mieux rendre inaccessibles aussi bien qu'enfin accessibles les charmes destinés à réjouir la persévérante curiosité du plus joyeux de tous les plus assidus curieux ; et Capolino disait que s'il était à ma place et moi à la sienne il n'aurait aucune honte à m'avouer qu'avant de pouvoir prononcer le premier mot en ayant une conscience absolue de son sens contraire et de ce qu'il ne pourrait jamais justement signifier, il avait compris qu'il n'arriverait peut-être jamais avec son corps et son esprit encore réunis jusqu'au milieu de l'heure où une lumière illuminerait les choses de façon à faire jaillir les milliers de noms secrets permettant d'entrevoir les milliers de significations secrètes de chaque chose, pendant qu'il parviendrait enfin à m'expliquer pourquoi il lui semblait être accroupi depuis des années dans la même posture au pied d'un vieux saule veillant sur la prodigieuse croissance d'un jeune saule à la fois si semblable et si différent de celui au pied duquel je m'accroupirais peut-être moi-même pendant autant d'années qui ne seraient pas de la même longueur que celles passées dans son corps à lui Capolino, quand un jour j'aurais reconnu ce jeune saule comme le seul saule ayant séjourné brièvement dans son cœur en croyant traverser à toute vitesse mon cœur à moi, et comme le seul arbre parmi tous les arbres à m'avoir perçu être frôlé par le bonheur sans en ressentir le plus léger frôlement.

*

Un froissement dans les plus hautes pointes des roseaux indiquait que le vent du nord et le vent du sud venaient d'abandonner leur tentative de souffler l'un contre l'autre à une saison où cette contradiction avait officiellement toujours été interdite mais où elle serait officieusement encouragée voire imposée d'urgence le jour où comme aujourd'hui deux souffles de voix se réuniraient pour entrer dans le tuyau d'un roseau séché étendu sur les pointes docilement accueillantes et oscillantes de quelques authentiques frères de gène toujours suspectés de n'être pas assez promptement serviles à devenir de plus en plus fraternels; et encore mieux que je ne pouvais l'entendre, je voyais commencer de s'écouler le filet d'une voix gracieusement flûtée d'avoir emprunté l'orifice d'une gracieuse flûte, et cette voix se mêlait à une voix durement râpeuse à force d'avoir fait semblant de résister à son envie de franchir le collet d'une industrielle tuyauterie par un cri éraillé plus proche du long couinement que du bref hurlement, quand elle me disait de ne plus accélérer la vitesse de la vie autour de moi en essayant de dépasser ma propre vie qui s'enfuyait devant elle pour ne pas être rattrapée à une autre heure qu'à l'heure juste.

Et en reconnaissant un faux cliquetis dans les jolies saccades reliant tous les timbres de la voix de Capolino je savais que ce n'était pas seulement sa

voix qui me disait de m'enfuir d'un lieu aussi absolument réel et aussi irréellement vrai que le cœur gémissant d'un caillou abandonné par la joueuse main de l'unique enfant qui de toute éternité ne l'aurait qu'une seule fois caressé; et la voix disait qu'il n'y avait pas d'autre lieu pour comprendre que je devais précipiter ma fuite de ce lieu, parce que c'était ce lieu lui-même qui constituait l'espace vital et peut-être même le nid caché au creux duquel fourmillait l'insatiable progéniture du parfois enivrant et perpétuellement enivré vice de chercher à se perdre en s'égarant dans la contemplation éperdue d'un visage oublié, dont les expressions se réfléchissaient encore dans le miroir de l'anse d'un ruisseau et se déformaient et se reformaient en un nouveau visage chaque fois que l'esprit de son déjà lointain et peut-être déjà très ancien possesseur était traversé par une nouvelle pensée.

*

Plus chaude que l'anneau détaché d'un rayon solaire la main de Capolino entourait ma main pour m'entraîner à l'écart du ruisseau, quand il disait qu'aujourd'hui était le jour enfin arrivé où certains roseaux ne voulaient pas être ces boyaux constitués eux-mêmes par des milliers d'alvéoles enfermant chacune un petit charme du vide qui sanglotait de n'être point perçu comme une minuscule apparence charmeuse; et ce n'était pas la

L'inventeur Capolino avait enfin réussi à ne plus jamais mourir.

Tout là-bas avec Capolino est le dixième roman de JEAN-MARC LOVAY, qui a commencé par publier *Les Régions céréalières* chez Gallimard en 1976. Entre montagnes et forêts, c'est parfois la trace d'un blaireau qui emmène son écriture.